

LE BERGER DE SILFRUNARSTADIR

conte d'Islande

Où l'on voit que les trolls, à la fin de leur vie, ont parfois besoin des hommes. Mais des humains sûrs, au caractère bien trempés, pas toujours faciles à dénicher.

Dans ce conte, on voit aussi que l'homme, s'il respecte la parole donnée au troll, n'a pas à le regretter.

Un homme s'appelait Gudmundur. Il possédait une ferme, avec des terres et un troupeau. Les terres étaient assez étendues pour occuper domestiques et valets. Quant au troupeau, il était assez important pour faire travailler un berger.

Même s'il était dur à la tâche, Gudmundur n'était pas méchant homme. Il était connu de ses voisins, apprécié et ses affaires allaient bon train. Pas assez riche pour être rabaissé, ni assez pauvre pour être tourmenté, le Destin pourtant, vint un jour frapper à la porte de sa ferme.

C'était une veille de Noël. Le berger qui avait l'habitude d'emmener paître les moutons du début à la fin du jour, ce soir-là, ne revint pas. Sigmundur, évidemment, battit la montagne à

sa recherche avec ses gens et ses voisins, mais en vain. Ils retrouvèrent les bêtes, mais aucune trace du gardien. On fêta donc Noël sans lui et avec moins d'entrain.

Au printemps suivant, Gundmundur se mit en quête d'un nouveau berger. Il en trouva un, grand, costaud, expérimenté. Il disait se nomme Grimur. L'année passa. Gudmundur n'eut jamais une seule occasion de se plaindre de lui et il avait bien l'intention de le conserver. C'est pourquoi, à l'approche de Noël, l'inquiétude le saisit, à cause du souvenir du Noël dernier. Il mit Grimur en garde.

« Sois prudent et rentre de bonne heure, plus tôt que d'ordinaire. »

L'après-midi passa, le soir arriva et Grimur ne revint pas. Sigmundur partit à sa recherche, retrouva ses moutons, mais aucune trace du berger. Il semblait s'être volatilisé. Ce Noël fut encore moins joyeux que le précédent. Sigmundur commençait à se croire victime d'une malédiction. Ses voisins le pensaient aussi et cela se répétait à travers le pays.

« Les bergers de Sigmundur n'étaient pas des bandits et

quand les honnêtes gens disparaissent, il n'y a pas trente-six solutions ! disait-on »

Chacun savait à quoi s'en tenir sur ces disparitions. La cause n'était pas humaine et mieux valait ne pas trop en parler.

C'est pourquoi Sigmundur eut du mal à remplacer son berger. Plus personne ne voulait garder ses moutons. Trop de danger !

Quelques villages plus loin, vivait une veuve qui élevait seule une flopée de gamins. L'aîné avait quatorze ans et aidait sa mère, évidemment. Il s'appelait Sigurd.

Sigmundur en entendit parler. Leur misère pouvait être une alliée. Il alla donc trouver la mère. Celle-ci connaissait la réputation du fermier et malgré les gages élevés qu'il promettait à son fils, elle n'était pas très décidée à le laisser partir. Mais Sigurd y tenait dur comme fer.

« Si, mère. Je te donnerai ce que je gagne. Cela améliorera l'ordinaire.

- Oui mais, tu pars avec tes bras ! Je ne sais si la recette compensera la dépense. »

Son garçon s'entêta et elle céda devant son insistance.

Sigmundur fut très satisfait de ce nouveau berger. Il connaissait les bêtes, savait leur parler et, à la ferme, aimait rendre service. Son patron l'appréciait tellement, qu'en plus des gages de sa première année, il lui fit don d'une brebis pleine, sur le point d'agneler. Le jeune gars était fou de joie. Posséder ses propres bêtes ! Il n'en revenait pas.

Mais plus Noël approchait, plus la crainte du patron grandissait. Le vingt-quatre décembre, il hésita à laisser Sigurd sortir avec le troupeau. Mais le garçon ne voulut pas laisser les bêtes à la bergerie.

« On dira que je suis peureux comme une perdrix !

- Alors, promets de ne pas trop t'éloigner et rentre avant le coucher du soleil ! »

Sigurd s'en alla, mais ne changea rien, ni à ses horaires, ni à ses habitudes de pâture dans la montagne et ne songea au retour que lorsqu'il vit décliner le jour. C'est alors qu'un grondement d'avalanche roula sur le versant. Sigurd crut qu'un pan de falaise s'était détachée. Il voulut s'abriter, mais trop

tard, le cataclysme était déjà sur lui. C'était une géante, noire et rugueuse comme la nuit, dont le corps difforme et mal taillé ne semblait pas fini.

D'ordinaire, elle se tenait à l'écart des humains et les laissait vivre sans les importuner, mais chaque fête de Noël lui rappelait que les chrétiens l'avaient chassée, elle et ses semblables. Alors, la colère l'emportait et elle capturait le premier venu pour le dévorer. Cela l'apaisait pour le reste de l'année.

« Dans ma marmite ! gronda-t-elle en saisissant Sigurd par le cou. Ce soir, tu seras mon festin. »

Le berger ne se laissa pas impressionner.

« Si tu y tiens, je ne vais pas te contrarier. Mais, regarde-moi. Je suis maigre comme un clou. Si tu me manges, tu vas rester sur ta faim. J'ai mieux à t'offrir : une brebis et un agneau de lait. Est-ce que le cœur t'en dit ? »

La femme-troll crut à une ruse, mais déjà Sigurd prélevait dans le troupeau, sa propre brebis et son agneau.

Sans un mot, la géante les embarqua sur son dos et

Sigurd redescendit dans la vallée.

« Te voilà ! s'écria Sigmundur en le voyant. Je commençais à me faire du souci. Il ne t'est rien arrivé de particulier ?

- Non, non ! mentit Sigurd. Tout s'est très bien passé ! »

On fêta donc Noël, puis la nouvelle année.

Peu après, Sigmundur se rendit dans la bergerie.

« Mais, fit-il à Sigurd, je ne vois pas ta brebis et son petit. Qu'en as-tu fait ?

- Un renard a mangé l'agneau et la mère s'est noyée dans le ruisseau, répondit-il. Je n'ai guère de chance avec mon cheptel.

- Eh bien, voilà de quoi le reconstituer ! »

Il lui fit don de deux moutons et d'une brebis nouvelle.

Une année passa encore. Sigmundur qui n'avait pas d'enfant, s'attachait à Sigurd et le considérait presque comme son fils. Si bien que, la veille de Noël, en le voyant s'apprêter, il multiplia les recommandations.

« Je t'en prie, veille sur toi et qu'il ne t'arrive rien ! Je ne me

le pardonnerais pas. »

Et il ne lui arriva rien. C'est à dire, rien de plus que le Noël précédent. La géante redégringola à travers les pâturages et Sigurd l'amadoua avec son même sens du partage : pour lui, la vie ; pour elle, trois moutons dans sa gamelle !

« Rien de particulier ? demanda Sigmundur à l'arrivée du berger.

- Rien de particulier ! »

Tout danger semblait donc écarté.

Dans le courant de l'été, le patron qui n'avait pas remarqué la disparition des trois moutons de Sigurd, lui en offrit quatre autres. Il le gâtait.

(...)

Jacques CASSABOIS
extrait de
Sept contes de Trolls

éditions Hachette
Livre de poche jeunesse
www.jacquescassabois.com

www.jacquescassabois.com © Droits réservés